

UN FRANCAIS EN AMERIQUE Pendant la Guerre de Secession

Un jour enfin, deux amis, à force d'insistance et de protection, parvinrent à pénétrer jusqu'à lui. Ils lui apportaient des nouvelles de ce monde auquel depuis quatre mois il n'appartenait plus. A leur entrée dans le fort ils avaient été fouillés et dépouillés de tous leurs papiers; mais ils purent lui parler sans témoins. Mon père apprit alors que le second sloop qui portait son dernier espoir de fortune, n'avait pas réussi à forcer le blocus et avait été bombardé et incendié. Il apprit en même temps et comme conséquence la ruine de sa maison de commerce. Mais sa femme et ses enfants allaient bien. Des démarches étaient activement suivies pour sa libération. Le consul de la Nouvelle-Orléans et l'ambassadeur de France à Washington développaient la plus grande activité, secondés en Europe par les efforts incessants de quelques amis, mais surtout de sa femme et de sa sœur.

D'où venait donc la longueur des négociations qui à première vue eussent dû rapidement aboutir? Mon père apprit alors les difficultés inattendues qui avaient été soulevées.

On se rappelle que le lendemain de l'arrestation de Charles Heidsieck, le consul de la Nouvelle-Orléans avait senti qu'un fait inconnu de lui, et contenu dans les dépêches violées, avait porté au paroxysme la fureur du général Butler. Celui-ci, qui n'avait ouvert les dépêches françaises que par cupidité, dans l'espoir de connaître les dépôts des banques et de s'en emparer, avait mis la main sans le vouloir sur une correspondance plus que compromettante pour le gouvernement impérial. En effet, sous le couvert diplomatique, avec une bienveillance qui sortait de la stricte neutralité, le Ministre des Affaires Etrangères avait laissé passer des lettres où les Fédérés étaient avisés d'un prochain envoi de fournitures militaires.

Ce fait créait entre la France et l'Amérique du Nord un incident diplomatique fort délicat, dont Charles Heidsieck était l'innocente victime (1). Les débats engagés ne pouvaient être en ce temps-là résolus ni par télégraphe sous-marin, ni par télégraphie sans fil: de rares paquebots mettaient seuls les deux continents en rapports.

La France protestait énergiquement contre le vol des dépêches, et réclamait l'élargissement de leur porteur: mais sa voix se faisait moins impérieuse et était moins entendue par suite de la position fautive où elle s'était mise. (Du reste la question mexicaine commençait à gêner les bons rapports entre France et Etats-Unis). D'autre part, Butler, qui s'était déshonoré à la Nouvelle-Orléans par d'indignes exactions et de brutaux excès, était néanmoins soutenu par le Général Grant, qui ne pouvait oublier ses succès militaires.

Et le temps passait...

Au milieu de ces conflits, Lincoln, disait-on, guidé par son esprit de justice, et désireux de donner satisfaction à la France, dont il cherchait à gagner la bienveillance, penchait pour la libération du prisonnier. Tout espoir n'était donc pas perdu. Un des visiteurs avait caché dans le pommeau de sa canne un tout petit morceau de papier, où mon père put tracer pour sa femme et ses enfants deux lignes empreintes d'affection et de courage. Ce furent les seules nouvelles directes que ma mère reçut de lui pendant neuf mois...

(1). Il y eut sur ces faits une interpellation à la Chambre Française. Le Ministre des Affaires Etrangères, que l'on rendait responsable des sévices dont avait été victime un citoyen français, affirma qu'une réparation complète serait faite et promit qu'une indemnité considérable serait versée à Mr. Charles Heidsieck et à sa famille. Jamais, malgré toutes les démarches cette dernière promesse n'eut l'ombre d'une réalisation.

Et la vie au fort Pickens recommença

pure et monotone. Mais mon père avait puisé dans cette visite une force de résistance qui l'aida à soutenir jusqu'au bout la lutte contre le découragement et la mort.

Vers ce temps, la garnison bien que souvent renouvelée, fut tellement décimée par l'influence meurtrière de la fièvre jaune qui sévissait dans ces lieux désolés, que l'autorité militaire décida l'évacuation du fort Pickens. Gardiens et prisonniers furent transportés au fort Jackson, autre prison située au milieu des sables arides, où une effroyable et mortelle réverbération déterminait de fréquentes ophtalmies et de fréquentes insulations.

Vers la fin du sixième mois de sa détention, mon père entendit enfin la première parole libératrice. Un sous-officier, auquel il avait donné quelques leçons de français, lui dit un jour qu'une lettre reçue par le commandement annonçait l'ordre de sa libération. L'officier, créature de Butler, dont un tel ordre annonçait la disgrâce, avait frappé du pied, et furieux, avait déchiré la lettre en disant que la nouvelle était fautive.

Elle ne l'était pas: et quelques jours après l'ordre officiel d'élargissement arrivait au fort Jackson. Le général Butler avait dû dans sa rage y apposer sa signature avant sa destitution de gouverneur de la Louisiane.

Il devait en garder une implacable rancune.

Charles Heidsieck arriva à la Nouvelle-Orléans presque mourant. Il n'avait plus ni vêtements, ni argent; sa santé était délabrée, et il ne voyait devant lui que l'impuissance et la ruine. Peut-on s'étonner, après un si extraordinaire déploiement d'énergie durant six longs mois de captivité, de la dépression qui suivit, et qui le laissa presque insensible les premiers temps aux joies de la liberté.

L'amitié et la sympathie qui l'accueillirent le rendirent à la vie et à l'espoir. Les bourses étaient ouvertes comme les cœurs, et les soins qui lui furent prodigués dans une maison amie pendant trois mois le mirent en état de regagner New-York.

Le passage était libre: les Confédérés avaient cessé leur résistance, et Lee, le grand vaincu, concluait avec Grant ses derniers accords.

A son arrivée à New-York, Charles Heidsieck fut l'objet de quelque intérêt et d'une certaine curiosité: sa détention avait à nouveau attiré l'attention sur lui. Il en profita pour renouer des relations qui permettraient une reprise d'affaires à la maison qu'il songeait déjà à reconstituer. Sa santé était pourtant bien précaire encore, et ses amis d'Amérique écrivaient à Mr. P. de Reims: "Malgré les mois écoulés depuis sa libération, et les soins dont nous l'entourons, il est à peine reconnaissable: il faut en prévenir sa femme pour qu'elle ne soit pas trop impressionnée en le voyant. Mais son moral reste admirable; il est superbe de volonté et de ressources."

Un incident allait hater son retour en France. Butler revenu à New-York, avait gardé vis-à-vis de Charles Heidsieck, qui ne demandait qu'à l'oublier, une haine féroce. Un journal humoristique très répandu publia à ce moment une caricature montrant Butler—très reconnaissable—sous la figure d'un gros dogue enchaîné, le cou serré d'un carcan, qui s'efforçait en vain d'atteindre et de mordre un petit français qui lui échappait en esquissant un geste gamin. Le général, furieux, paya des sbires pour tuer mon père, qui en fut prévenu, mais qui, incrédule, leva les épaules en disant: "Nous ne sommes pas à Venise!" Un jour, pourtant, une balle siffla à son oreille dans un corridor d'hôtel. Ses amis le supplièrent de cesser de braver inutilement le danger. Quelques jours après il s'embarquait sur le premier bateau en partance pour retourner en France.

Dès son arrivée au Havre, il télégraphia à ma mère ce brusque retour dont il n'avait pu la prévenir, lui donnant rendez-vous à Paris. Elle n'y était pas encore quand il y parvint, et ce fut moi, pensionnaire de dix ans au couvent de la Visitation de la rue Dufort, qu'il vit la première parmi les siens. C'était le 2 avril 1862.

Quelques heures après, dans une chambre d'hôtel, c'était l'émouvant revoir de deux êtres que la destinée avait cruellement séparés et que la Providence rendait l'un à l'autre pour de nombreuses années, pour le bonheur d'une famille nombreuse et unie. (1).

(1). Charles Heidsieck eut huit enfants. Ses deux fils, officiers de réserve, reprirent la suite de ses affaires. Pendant la guerre quatorze de ses petits fils, dont six de son nom, étaient sous les drapeaux. Dix d'entre eux furent constamment au front, parmi lesquels il y eut deux prisonniers et un disparu.

MADAME CHANGEUX.

NUIT SUR LA BRUYERE

Là-haut, sur la bruyère, où le silence habite,
La nuit est plus profonde et le désert plus grand;
Le rêve monte mieux vers le ciel transparent,
Où le feu rajeuni des étoiles palpite.

La vanité du jour se dissipe et s'enfuit;
Les sens sont revêtus de puissances si claires
Qu'ils nous font percevoir, sur les rythmes stellaires,
Le mouvement du monde en marche dans la nuit.

Garde mon cœur nocturne, ô désert! qui dévoiles
Les secrets éternels dont l'âme se nourrit,
Toi qui laisses paraître à l'œil pur de l'esprit
Le globe humain voguant parmi les mers d'étoiles.—Pierre de Nolhac.

LA LUNE RIT

Comme un bandeau de mariée,
Le couchant vif luit au ciel fin;
Dans l'eau qui tourne le moulin,
La lune rit, toute mouillée.

Les framboisiers avec les menthes
Fraternisent sur les coteaux;
On entend sur l'herbe des pentes
Comme un cliquetis de couteaux.

Les couteaux tintent dans leurs gaines
Aux ceintures des pâtres blancs,
Qui dansent heureux sous les chênes.
Si je meurs, ah! que ses instants

Dansent aussi sur ta mémoire
Comme les pâtes dans la nuit,
Près du moulin où s'en vient boire
La lune rieuse qui luit.

Hélène Vacaresco.

LE NOUVEAU MONDE ET LA LANGUE FRANCAISE

Paris.—Le gouvernement argentin vient de décider que tous les officiers de police de Buenos-Ayres devront savoir le français ou suivre des cours pour apprendre cette langue. On dit que cela prouve que le nouveau monde comprend mieux que l'ancien les leçons de l'histoire. Le français, instrument merveilleux de la pensée, était universel, autrefois.

CONTRE LE DESARMEMENT

Paris.—M. Louis Barthou, ministre de la guerre, a déclaré, à Metz, en parlant de la conférence de Washington sur le désarmement, que la France ne consentirait jamais au suicide en réduisant ses armées de défense. C'est au dévoilement de la statue de Paul Deroulède que M. Barthou a prononcé ces paroles qui expriment le sentiment de tout le peuple. Il a affirmé que la France désirait ardemment une diminution des dépenses, mais sans compromettre sa sécurité.

Nouvelles en Quelques Lignes

Henry Ford serait disposé à accorder aux juges un traitement de \$75,000, afin de les mettre à l'abri de la tentation. On serait porté à croire qu'il connaît l'automobile beaucoup mieux que la nature humaine. On peut dire, sur le compte de bien des gens, que plus ils ont d'argent, plus ils désirent en acquérir. L'homme dont les moyens sont limités est certainement moins exposé à écouter les conseils de l'ambition, car il a appris à modérer ses désirs et à ne pas prêter l'oreille à des rêves irréalisables de fortune.

Le président Harding a appuyé, dernièrement, sur la nécessité qu'il y a de maintenir d'excellentes relations entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis. Commentant cette attitude, la "Tribune," de New-York, s'écrie: "Plus d'une génération de petits politiciens américains a passé son temps à chercher à tordre la queue au lion britannique; il est temps que cela cesse. Le centre de nos émotions politiques doit être aux Etats-Unis, non pas en Irlande ou en Allemagne." Si l'anglophobie a fini son temps aux Etats-Unis, tant mieux pour la paix mondiale.

Le gouvernement anglais a préparé et adopté un plan pour venir en aide aux chômeurs. Nous sommes beaucoup moins avancés, ici, en ce qui a trait à la solution du problème des sans-travail.

Il paraît bien décidé que Lloyd George et Briand assisteront en personne à la conférence sur la limitation des armements. De l'aveu de tous, la présence de ces deux grands hommes d'Etat à Washington fera de cette réunion internationale un événement d'une importance transcendante.

La dette de la France est de 250 milliards de francs. Ce n'est sûrement pas avec sa part des réparations allemandes qu'elle pourra l'acquitter.

ACCORD MILITAIRE

M. Briand tentera d'obtenir, à Washington, la confirmation d'un accord militaire entre la France, l'Angleterre et les Etats-Unis. Si ses efforts, dans ce sens, demeurent infructueux, il s'efforcera d'obtenir la promesse de l'aide de l'Amérique dans le cas où l'Allemagne tenterait une nouvelle invasion.

PEINES TERRIBLES ET SI FAIBLE

Une Dame de la Caroline du Nord dit que ses Souffrances ont été Soulagées par l'aide du Cardui—
Maintenant pleine de Santé

Fletcher, N. C.—"J'étais très irrégulière et souffrais tant chaque mois de terribles douleurs," écrit Mme Lizzie Moore, de la Route No. 1, de cette place, "que j'en prenais le lit. Ces douleurs m'affaiblissaient tant que je ne pouvais rester debout. Mes genoux étaient faibles et tremblaient.

"Mes reins semblaient se briser—et des misérables maux de tête.
"Quelquefois j'allais de six semaines à trois mois sans... Je souffrais tout le temps.

"Je savais que j'avais besoin d'une bonne médecine. J'essayais des thés et n'étais pas soulagée.

"Une dame de mes amies me parla de Cardui. Je commençai à m'en servir. Au bout de trois mois je devins plus régulière et était mieux. Je continuai à m'en servir pour quelque temps.

"Je crois que je serais restée malade si je ne m'étais pas servie de Cardui. Au fait, je crois qu'il a sauvé ma vie. Je suis maintenant pleine de santé, avec des bonnes couleurs, et une toute autre personne.

"Je suis heureuse de pouvoir recommander le Cardui, car il me guérit, et je désire faire connaître aux autres la valeur de ce remède pour les femmes faibles."

Cardui a secouru des milliers de femmes souffrantes. De chaque Etat et de beaucoup de pays étrangers des femmes écrivent des louanges enthousiastes de Cardui. Tous les pharmaciens vendent le Cardui, pour les femmes.—Adv.